

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 16

Artikel: Le lièvre de M. Perdonnet : récit de chasse
Autor: Perdonnet
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223210>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

colonet dâi piotons. Lo poûrro sarâi binstout dé-patoliû ien dzevateint tot lo dzo su l'estrade.

Oï ! l'est dinse ! Aprî tot cein, no sein mourgâ lè papâi !

Mâ, tot cein vâo tsandz! quand lè fenne sarant ào Conset fédérat ! Gâ de devant !

Avoué tot mon respect.

Zénobie de Trinqueballa.

DÉMÉNAGEMENT HISTORIQUE

G N a parfois de durs moments dans la vie : hardi ! tous les meubles, sens dessus dessous, sens devant derrière, et pousse... et soulève... et baisse ! Ne cogne pas le coin de l'escalier ! Attention... Qu'est-ce qui a craqué... ? Oh ! mince, alors !

Cela se passe de temps à autre chez vous, n'est-il pas vrai ? Mais ce n'est pas grand'chose. Il est des cas plus importants. Ecoutez plutôt ma petite histoire.

Il y a, dans plusieurs pays, des maisons où l'on entre malgré soi, après un aimable entretien avec Messieurs les juges, et pour fournir un travail obligatoire que certains éclectiques n'apprécient pas. C'est bien vilain de leur part. La résiliation du bail est unilatérale, et le locataire ne peut quitter son domicile que sur ordre signé. Par contre, il ne paye pas à l'Etat l'impôt sur le loyer.

Or, il est arrivé récemment, dans un lieu de ce monde, qu'une de ces maisons — pour lesquelles je ne fais pas de réclame — a changé de contrée : histoire d'avoir une autre vue et plus d'air de marais. Et il a bien fallu que la Direction s'en aille aussi, abandonnant sa cheminée où tant de pipes mêlèrent leur fumée à celle du fayard.

Certains messieurs, qui avaient de grosses obligations envers la maison, furent convoqués d'office à venir déménager la direction ; sous le regard paternel d'un chien féroce, ils se mirent au travail.

Madame la directrice surveillait les opérations.

Maladroït, un des vieux habitués de la maison, — un cheval de retour — déménageait la salle de la cheminée, laissa tomber une porcelaine qui se brisa.

Madame accourt au bruit :

— Malheureux !... une si belle pièce !... un souvenir de famille !... en mille briques !... par votre faute ! Vous faites un bel... oh ! oui.

Et l'autre de répondre, heureux de n'être pas une vulgaire servante :

— Madame peut m'en raconter tant qu'elle voudra... elle ne peut toujours pas me flanquer mon congé.

Heureusement que toute cette histoire a pu se passer en allemand. Sinon, il se trouverait des langues pour dire que c'est de chez nous.

Ave.

LE LIÈVRE DE M. PERDONNET.

Récit de chasse.

L ICHU lièvre !

Il est d'une humeur infiniment plus massacrante que son Lefaucheux, M. Jérôme Perdonnet, le nemrod débutant de Chézieux-les-Bars. Vous excuserez la colère de cet infortuné disciple de saint Hubert, quand vous saurez tout.

Un héritage, qu'il a fait récemment, lui a procuré des loisirs. Il a, malgré ses cinquante-trois ans, bon œil et meilleure jambe. Acheter un chien dressé selon toutes les règles de l'art, se munir d'une patente de chasse, courir sus au gibier des environs, voilà, ce semble, un beau programme pour un capitaliste improvisé. Et si Jérôme Perdonnet ne rentrait pas trop souvent breddouille, s'il pouvait se vanter de tuer autre chose que le temps, nous aurions plaisir à le féliciter du même coup de ses bonnes rentes toutes fraîches et de ses goûts cynégétiques tout neufs.

Mais il prendrait nos compliments en fort mauvaise part. Après un mois de courses à travers monts et plaines, après des fusillades nourries dont l'ennemi sortait infailliblement sain et sauf, — Perdonnet n'avait encore blessé que son chien Azor et un garde-chasse — après de si humiliants retours au village et tant de ruses

d'apache imaginées pour dissimuler les flancs aplatis de la gibecière vierge, après avoir essayé les railleries déplacées des compagnons avec lesquels il avait brûlé sa première poudre, il s'était décidé à opérer seul. Seul avec Azor, bien entendu. Vain changement de tactique !

En effet, le 2 novembre, à la nuit tombante, il gagnait la maison, plus dépité et aussi peu chargé que jamais. Courbant son long dos de chat maigre, la tête basse, son fusil à la main en guise de canne, comme s'il revenait de quelque promenade, il évitait discrètement les passants, frôlait les palissades et les murs des jardins. Il avait la langue prompte, et plus meurtrière que le plomb de ses cartouches ; aussi personne ne s'avisait-il de l'arrêter en chemin et de malicieusement l'interroger. Il n'en avait pas moins le sentiment très net que chacun riait sous cape en le rencontrant.

— Fichu lièvre !

La vieille domestique le débarrassa, dès l'arrivée, d'un formidable appareil de Tartarin en chasse. Elle se garda bien de le questionner, par exemple, et se contenta de lui demander ce renseignement innocent :

— Monsieur repart demain ?

— Certes !

— Ah !

— « Ah !... ah !... » Je ne suis pas libre ?

— Si Monsieur se fâche...

— Non, non... Fichu lièvre !

— Monsieur a vu un lièvre, aujourd'hui ? Ah !

Monsieur...

— Est-ce que tu te moquerais par hasard de ton maître, Joséphine ?... J'en ai vu un, oui ; ou plutôt, je l'ai revu. Voici trois jours que nous le guettons, moi et Azor. Nous finirons bien par en avoir raison de cette satanée petite bête. Azor se piquera au jeu, comme moi. Et demain...

— Je vous souhaite...

— Pas de vœux, Joséphine, ça porte malheur. Là, il fallait encore ce guignon pour tout compromettre. Je te l'ai dit cent fois : surtout pas de vœux ! Et tu recommences chaque matin, chaque soir. Ce n'est pas étonnant que je n'aie pas plus de succès.

— Je croyais...

— Tais-toi !

Hochant la tête et poussant de gros soupirs, Joséphine s'en alla préparer le souper de Monsieur. Du civet. M. Perdonnet se coucha sans manger.

— Du civet, du civet !... Je te défends de me servir ce mets-là. Oh ! je devine ton manège...

— Monsieur, qui aime tant le lièvre, n'en avait pas eu depuis longtemps. J'ai pensé...

— Tu es une sorte, Joséphine.

Le lendemain, à l'aube, le fidèle Azor marchant prudemment à côté de son maître, l'œil inquiet fixé sur le canon du fusil qui lui avait mis du plomb à la patte, Jérôme Perdonnet escalaïait, à vigoureuses enjambées, la colline boisée qui domine Chézieux-les-Bars ; la montée était raide, une pente gazonneuse ici, moussue là, où le pied glissait désagréablement. Il devait être encore plus facile de la gravir que de la descendre.

Tout en bas, près du ruisseau qui, grossi par les dernières pluies, serpentait à travers champs, un paysan récoltait ses choux ; il avait déposé sa hotte vide à quelques mètres de l'eau.

— En chasse ? dit-il à M. Perdonnet, en le saluant.

— En chasse, père Benoît.

— Alors, bonne chance !

Perdonnet lança au père Benoît un regard féroce. Et, d'une voix furieuse, il rugit :

— Merci !

Puis, sifflant Azor, qui vagabondait le long du ruisseau, il se dirigea tout droit vers le sommet de la colline. Il n'avait pas marché pendant cinq minutes, que le merveilleux instinct de ce brave Azor lui révélait la présence de l'adversaire ; le chien de Perdonnet se jeta follement dans la forêt.

— Il me ramènera la bête.

Perdonnet ne bougea plus, prêt à tirer au moment propice. Il attendit une heure, deux heures. Il eut beau corner, tendre l'oreille, ouvrir l'œil ;

Azor ne revenait pas. L'impatience le gagnait, le dépit le rongeait. Décidément, le diable s'en mêlait. Ce lièvre était ensorcelé. L'apercevoir, trois jours de suite, le fusiller avec acharnement, une fois même à bout portant, — et Jérôme Perdonnet était président de la Société de tir de Chézieux-les-Bars — tomber dessus, le quatrième jour, presqu'à la sortie du village, et sentir que l'animal va vous échapper ! C'en était trop. Il avait de quoi décharger son arme sur les moineaux qui piaillaient à droite et à gauche, sur les corbeaux qui passaient dans le ciel avec un croassement ironique, montrer le poing à l'horizon, déchirer sa patente en mille morceaux et la renvoyer au préfet du district. Et Azor, Azor lui-même, qui se laissait berner par cette espèce de lapin sauvage ! Au lieu de le bien gueuler d'une mâchoire solide, il se ferait mettre sur les dents et perdrait la piste...

Soudain, à cinquante pas au-dessous de lui, Jérôme Perdonnet entendit l'abolement halant et triomphal d'Azor. Le lièvre, le lièvre fantastique — c'était bien le même ! — fuyait devant le chien, mais si harrassé, à sauts si courts et si lents, que sa défaite était certaine. Quelques instants, Azor sauait l'honneur ! Une inspiration subite de Perdonnet gâta tout : Azor avait préparé la victoire, il ne vaincrait pas seul. Perdonnet épaula.

Le lièvre, qui paraissait avoir eu son inspiration aussi, et qui jugeait vraisemblablement le chasseur moins dangereux que le chien, changea tout à coup de direction et fonça sur Perdonnet. Celui-ci, très ému, mais ferme comme un roc, le doigt à la détente, ne broncha pas. A la distance de douze mètres, pan ! pan !

Aussitôt, la victime de Perdonnet fit trois ou quatre tours sur elle-même et dégringola vers le ruisseau, tandis qu'Azor, ayant vu le fusil de son maître braqué de son côté, s'éloignait à toute vitesse, la queue entre les jambes, indifférent au résultat de la campagne.

— Azor ! Azor !...

Azor, démoralisé, détalait sans plus se soucier de son devoir de chien.

— Azor ! Azor !...

Mais le lièvre s'obstinait à rouler, plutôt qu'à courir, en bas la pente qui s'arrêtait au ruisseau. Il était blessé, évidemment, peut-être à mort. Toujours est-il qu'il ne se rendait pas, que, péniblement, il se traînait vers le champ où le paysan continuait à récolter ses choux. Etais-je l'attrait du savoureux légume adoré des bêtes de son poil, était-ce la proximité de l'eau qui l'attrait ? Il ne déviait point de sa route, et, par un supreme effort, cherchait à prolonger son agonie.

Très perplexe, Perdonnet s'était d'abord égossillé à rappeler Azor. En attendant, l'autre gagnait du terrain, et, une fois près du ruisseau, adieu l'ami !

— Eh bien ! non, quand je m'y romprais les os...

Perdonnet prit son fusil par le canon, pourachever la bête à coups de crosse, et se précipita en avant. Entré dans le terrain, gesticulant comme un forcené pour conserver l'équilibre, se raccrochant parfois à un arbuste pour ne pas choir, les yeux démesurément ouverts fixés sur le lièvre qui filait et marquait son passage de larges gouttes de sang, le chasseur se demandait avec angoisse si sa proie ne réussirait pas encore à lui échapper.

Le paysan, intrigué par l'apparition étrange de ce moulin à vent qui descendait la colline, releva la tête, s'avanza jusqu'au bord du champ.

— Hé ! monsieur Perdonnet...

— Le lièvre !

— Hein ?

— Le lièvre !... Là...

— Et après ?

— Arrêtez-le !

— Si je pouvais... Parbleu...

Une idée lumineuse lui est venue. La pauvre bête arrivait sur lui, n'ayant plus la force ni le courage de prendre un autre chemin. Comme le lièvre se rapprochait du ruisseau et allait s'y jeter, le père Benoît couvrit l'animal de sa hotte et s'assit placement dessus, la pipe à la bouche ;

pendant que M. Perdonnet accomplissait sa vertigineuse descente.

— Pincé, monsieur Perdonnet !

— Ah !...

Perdonnet était maintenant à dix pas. Mais une force irrésistible le portait en avant et, quand il passa près du paysan, comme une flèche, la peur d'un bain, en cette saison, dans l'eau froide et profonde, l'instinct aussi de la conservation, si vivace chez ceux qui tuent, le firent se cramponner désespérément au père Benoît, qu'il culbuta avec la hotte, parmi les choux... Le lièvre, tout ahuri de l'aventure, ne considéra pas longuement Perdonnet et Benoît, qui se relevaient en jurant ; il secoua sa fine petite tête sanglante, s'étira, prit son élan et disparut.

LE PETIT AUTEUR DRAMATIQUE.

TIMIDEMENT, le cœur lui sautant très fort dans la poitrine, le petit auteur dramatique — son manuscrit sous son bras — franchit le seuil du bureau directorial.

Ils étaient là trois directeurs, trois associés qui l'attendaient.

Les salutations échangées, tout de suite la lecture de l'ouvrage commença.

Tout d'abord, le petit auteur dramatique, la voix tremblante, la bouche sèche, lut mal ; mais, de minute en minute, l'aplomb venant, l'organe s'affirmer. Ce fut un triomphe, car la pièce était bien faite et très intéressante.

Elle plut énormément aux trois directeurs qui, tout aussitôt, entrèrent sans plus tarder dans le vif de la question.

— Très bien ! parfait ! fit le premier, votre pièce nous convient au possible ; mais il y a un *mais*, il faut, pour que nous la montions, nous entendre à l'avance sur certains points capitaux... oui, l'expression est juste. Vous devez comprendre, cher monsieur, de quels frais se trouve accompagnée la mise à la scène d'un ouvrage de cette importance ; il faudrait donc que vous nous fissiez quelques concessions sur vos droits. De cette façon nous pourrions, pour les décors, atteindre la perfection.

— Oh ! mais qu'à cela ne tienne, répondit en souriant le petit auteur dramatique. Les droits dans notre théâtre sont de... ?

— Douze pour cent.

— Eh bien ! je n'en prendrai que huit, voilà tout !

Et, radieux, le petit auteur dramatique gagnait déjà la sortie, lorsque, très amical :

— Pardon, objecta souriant le second directeur, mais les costumes ? Cela coûte cher, des costumes, et vous n'y pensez pas ?

— Alors, dit sans trop hésiter le petit auteur dramatique, je ne prendrai que six pour cent.

Et, pivotant sur ses talons, il fit quelques pas vers la porte.

La voix du troisième directeur l'arrêta soudain.

— Et le ballet ? intervint-il, insinuant ; vous l'oublierez aussi, monsieur. Des danseuses ; dix, vingt, trente danseuses ! Elles se font payer, les danseuses !

Cette fois, le petit auteur dramatique eut un long moment d'hésitation. On le dépouillait là, comme dans un bois, il le sentait.

Ce fut cependant d'une voix ferme qu'il répondit, mais d'un ton un peu sec :

— Alors, messieurs, je ne toucherai que du trois pour cent. C'est entendu ?

— Entendu, lui répondirent d'une même voix les trois associés.

Alors, lentement, mais moins ému, bien moins ému qu'à son arrivée, le petit auteur dramatique, ayant salué, gagna la porte.

Mais arrivé là, il pivota brusquement sur ses talons et, revenant sur ses pas :

— Au fait, dit-il, pendant qu'un sourire sinistre plissait ses lèvres, j'avais oublié...

— Quoi donc ? firent les directeurs.

Et très aimable, le petit auteur dramatique acheva :

— J'avais oublié de vous laisser ma montre avec ma chaîne.



SOUVENIRS DES CAMPAGNES DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL

Impossible de se faire une idée de notre déclassement. Exténués par le mal de mer, mal nourris, et, par-dessus le marché, sans le sou, nous nous retrouvions dans le port maudit où nous avions déjà tant souffert.

Les bâtiments de transport, qui avaient voulu lutter contre l'ouragan, étaient rentrés à Lisbonne désemparés : voiles déchirées et mâts brisés. Que faire dans une si déplorable situation ? Prendre son mal en patience et s'entraider, ou bien répéter, comme le malheureux Candide, que *c'est toujours pour le mieux*, etc. Il fallut cinquante jours pour réparer nos avaries et faire des vivres, car les 159 hommes embarqués sur notre transport demandaient à manger.

Nous repartîmes de Lisbonne le 14 janvier 1809. Le temps étant très favorable, nous arrivâmes pendant la nuit du 20 au 21 janvier dans la baie de Quiberon. Durant le trajet de Lisbonne à la côte de France, nous rencontrâmes deux navires démantelés et abandonnés, dont les équipages, en voulant se sauver, avaient probablement péri.

Arrivés en rade, on croira que toutes nos tribulations étaient terminées : pas le moins du monde ! A l'aide de chasse-marée, nous débarquâmes d'abord nos équipages, puis le colonel Segesser et le commandant Delaharpe, accompagnés de sept officiers. (Ils étaient onze à bord et dans la même cabine avec une cinquantaine de soldats.) Enfin, les voilà donc à terre !

Quant à moi, ayant promis de rester le dernier à bord, j'étais avec mon ami Prud'homme de Rolle et 10 hommes, en attendant notre tour. Mais ne voilà-t-il pas qu'une tempête éclate tout à coup ; l'horizon s'obscurcit, la nuit devient sombre et terrible. Chassant sur nos ancres, nous ne savions trop ce que nous allions devenir, lorsque la frégate qui croisait devant la rade envoya quelques chaloupes à notre secours. Sans cette circonstance, nous nous perdions corps et biens, comme les deux autres transports. On allégea notre navire en le démantant. Jusqu'au 24 janvier, à 11 heures du matin, jour où put s'effectuer notre débarquement, nous passâmes de terribles moments. Jamais, je l'avoue, je n'ai éprouvé une joie plus grande qu'au moment où nous touchions la terre. Après avoir passé par les angoisses d'un naufrage imminent, encore mal affermis sur nos jambes, il nous fallut faire sept lieues, dès le premier jour, pour rejoindre notre colonel, à Vannes.

Il s'est passé à bord des faits qui ne sont pas à l'honneur des marins anglais. Avant de quitter les côtes du Portugal, nous avons vu une grande partie de notre bataillon enlevé par la violence. Sous des prétextes futile, on nous faisait passer d'un navire sur un autre, et, pendant la nuit, une quinzaine d'hommes et quelquefois davantage, armés de pistolets, montaient à l'abordage, enfermaient les officiers dans leurs cabines et exigeaient nos soldats à la révolte. A la suite de moyens si odieux, beaucoup d'hommes disparaissaient. Aussi notre pauvre bataillon, en entrant à Vannes, était-il réduit à 315 hommes, non compris, il est vrai, les grenadiers, rentrés en France longtemps avant nous. Dans ces 315 hommes, j'étais fier de compter 200 Vaudois, qui ne voulaient jamais quitter leurs officiers et leur drapeau. Honneur à eux ; honneur à leur fidélité ! Sans me flatter, je puis dire que c'est à mon ami Prud'homme et à mes efforts qu'est dû ce résultat. En dépit d'indignes persécutions, nous n'avons perdu que sept soldats vaudois, encore durent-ils céder à la force.

Un soir que ces misérables cherchaient à nous surprendre, j'en vis arriver un certain nombre. La sentinelle cria : « Qui vive ? » Ils répondirent : « Amis ! » J'avais défendu de leur permettre, sous aucun prétexte, de monter à bord ; mais, sans

s'inquiéter de mes ordres, ils sautèrent sur le pont, comme s'il se fût agi d'un abordage. Me trouvant prêt, pistolets à la ceinture et le sabre à la main, je résolus de me venger. Les drôles voulaient me jeter à fond de cale : il fallait en finir et leur donner une leçon. D'un coup de pistolet, je fis sauter la cervelle à celui qui me menaçait, et, mon sabre à la main, je mis en fuite tous ces scélérats. Voyant ma résistance, ils se jetèrent pêle-mêle dans leurs canots. Quand mes camarades arrivèrent, j'en avais écharpé un grand nombre ; ils m'aiderent à jeter par-dessus bord tous ceux qui n'avaient pas eu le temps de prendre la fuite. Si l'on disait jamais que les Suisses ont déserteré, je saurais dire comment les faits se sont passés et à quelles abominables persécutions nous avons été en butte.

Le n'ai pu embarquer ni mon cheval ni mon porte-manteau. Tout m'a été enlevé, et je suis rentré en France dans un état pitoyable. Mais oubliions tout cela et tâchons de nous remettre afin de recommencer une nouvelle campagne, plus heureuse et plus glorieuse, s'il est possible, pour notre régiment et pour l'empereur. »

(A suivre).

Théâtre Bel-Air, Lausanne. — « Jean-Louis aux frontières », par le « Théâtre Vaudois ». — Pour clôturer sa saison 1929-1930, selon la tradition, le « Théâtre Vaudois » donnera quatre représentations à Lausanne, au Théâtre Bel-Air, de « Jean-Louis aux frontières », pièce villageoise en 4 actes de M. Marius Chamot, les vendredi 25, samedi 26 et dimanche 27 avril, à 20 h. 30, avec une seule matinée ce dernier dimanche, à 14 h. 30.

Ce succès sans précédent, qui bat les records du « Théâtre Vaudois » fut joué 192 fois en Suisse pendant la saison 1918-1919, dont 21 à Genève, 14 à Lausanne, 9 à Vevey, etc. Il est donc à prévoir que cette pièce fameuse refera bien quatre salles absolument comblées à Lausanne cette année.

On peut retenir ses places à l'avance chez Hipp, tabacs, Grand-Pont, par correspondance ou par téléphone (No 22.290) en envoyant les fonds par mandat postal. Il ne sera pas adressé de billets contre remboursement. (Consulter les affiches).

Au Bourg-Ciné-Sonore, la « Poupée de Broadway » un film sonore et chantant gai ayant comme vedette Alice White, une étoile naissante. C'est un film charmant, pétillant d'esprit. Vous passerez au Bourg, cette semaine, une heure au music-hall, une heure pleine de gaîté et d'humour, une heure qu'Alice White animera de sa verve endiablée, de sa vivacité primesautière, de son charme piquant ! Tous les jours matinées à 15 h. Samedi et dimanche deux matinées à 14 h. et 16 h. 30.

Le gendre idéal. — Le millionnaire. — Vous en avez un toupet ! Vous voulez épouser ma fille et vous vivez encore aux crochets de votre père...

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



Le vrai chemisier-spécialiste

Ses CHEMISES sur MESURE et CONFECTIÖNNÉES, COLS, CRAVATES, SOUS-VËTEMENTS.

Robert DODILLE
Lausanne

HERNIEUX

Adresses-vous en toute confiance aux spécialistes :
W. Margot & Cie
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

RADIO GÉNÉRALE

DENIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois